De Phoenix Park (1882) à Croke Park (1920) : Luttes nationales et attentats politiques en Irlande

From Phoenix Park (1882) to Croke Park (1920): national struggles and political murders in Ireland

Laurent Colantonio

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/448>

DOI : 10.4000/lrf.448

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Laurent Colantonio, « De Phoenix Park (1882) à Croke Park (1920) : Luttes nationales et attentats politiques en Irlande », *La Révolution française* [En ligne], 1 | 2012, mis en ligne le 20 mars 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/448> ; DOI : 10.4000/lrf.448

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© La Révolution française

De Phoenix Park (1882) à Croke Park (1920) : Luittes nationales et attentats politiques en Irlande

From Phoenix Park (1882) to Croke Park (1920): national struggles and political murders in Ireland

Laurent Colantonio

- 1 Le 16 mars 1988, dans le cimetière catholique de Milltown, à Belfast, plusieurs milliers de personnes assistent aux funérailles de trois volontaires de l'IRA abattus quelques jours plus tôt par les forces spéciales britanniques. La télévision couvre l'événement. Au moment de l'inhumation, des explosions retentissent, la foule est saisie de panique, un groupe se lance à la poursuite de celui qui a jeté les grenades. Les images sont saisissantes : face à la caméra, le fuyard tente d'assurer sa retraite en tirant plusieurs coups de feu en direction des poursuivants. Rejoint à la sortie du cimetière, l'homme doit son salut à l'intervention de la police. En l'espace de quelques minutes, Michael Stone, membre d'un groupe paramilitaire loyaliste, a tué trois personnes et blessé une soixantaine d'autres. Condamné à 684 ans de prison, il a été libéré en juillet 2000, en application des accords de paix de 1998. Le « massacre de Milltown Cemetery », parce qu'il est retransmis en direct puis diffusé sur les chaînes du monde entier, apparaît comme l'un des épisodes les plus tristement célèbres du conflit nord-irlandais. Fusillades, bombes, explosion de voitures piégées, grenades incendiaires, la liste est longue des attentats, ciblés ou aveugles, commis par les paramilitaires des deux camps – loyaliste et républicain –, qui auraient aussi bien pu être retenus pour évoquer la violence terroriste qui a ensanglanté la province, ainsi que l'Angleterre et la République d'Irlande, au cours des dernières décennies du XX^e siècle.
- 2 Pourtant, et en dépit d'apparences ou de représentations parfois trompeuses, l'histoire des luittes nationales en Irlande s'est longtemps caractérisée par la primauté de la voie constitutionnelle et un usage limité et souvent marginal de la violence armée. Avant les années 1960, l'attentat politique a rarement été le mode d'action privilégié par les

nationalistes, à l'exception du moment de radicalisation extrême des années 1916-1923, entre le soulèvement républicain de Pâques 1916 (*Easter Rising*) et la fin de la guerre civile. Certes, au XIX^e siècle, l'*Irish Republican Brotherhood*, ou *Fenian Brotherhood*, s'était bien engagée à rompre par tous les moyens, y compris la lutte clandestine et l'attentat, avec la Couronne britannique. Dans les années 1860, les membres de cette société secrète conspiratrice et révolutionnaire fondée en 1858 visèrent des intérêts britanniques en divers points du globe, notamment au Canada, en Angleterre et en Irlande, où un soulèvement échoua en 1867. Les *fenians*, dont les attentats à la bombe firent en définitive plus de bruit que de victimes, ne rencontrèrent jamais le même succès populaire que les deux grands mouvements nationalistes de masse – le premier conduit par Daniel O'Connell dans les années 1820-1840, le second par Charles Stewart Parnell dans les années 1880 – qui, l'un comme l'autre, avaient choisi de rejeter la lutte armée et l'usage de la force.

- 3 Qu'ils agissent au nom d'un groupuscule combattant ou d'un courant majoritaire au moment des faits, on peut postuler que si les auteurs d'un attentat cherchent, bien sûr, à atteindre les cibles déterminées, ils entendent aussi provoquer une secousse politique assez retentissante pour fragiliser ou déstabiliser l'adversaire désigné – en l'occurrence le pouvoir britannique et ses dépositaires en Irlande – et marquer durablement les esprits, en instaurant notamment un climat de peur ou de suspicion. Ces premiers jalons incitent à prolonger la réflexion vers l'aval, à s'intéresser aux effets, aux traces et aux usages de l'attentat, aux vicissitudes de sa vie posthume qui l'instaurent comme événement autant qu'à son déroulement ou à ses causes¹. L'attentat, envisagé dans une temporalité large qui inclut ses réceptions autant que ses motifs, éclaire de sa lumière tragique la société qui le subit et l'interprète. Il survit ensuite ou s'efface, en fonction de l'importance et du sens qui lui sont assignés dans les présents successifs. Dans les pages qui suivent, nous cheminerons de l'amont vers l'aval, de la préparation de l'attentat à ses interprétations (à qui le crime a-t-il profité ?), de l'acte et de ses acteurs à ses usages et à sa mémoire.
- 4 À quel moment, et pour quelle(s) raison(s), un attentat échappe-t-il à celui ou à ceux qui l'ont perpétré ? Que devient-il ensuite ? Nous porterons une attention toute particulière aux mécanismes de légitimation/dé légitimation de l'attentat comme événement marquant, à partir de deux études de cas, deux attentats commis à une quarantaine d'années de distance. L'un et l'autre ont un temps fait l'actualité, ont semblé avoir « réussi » (au moins du point de vue des acteurs), ils ont suscité des vives réactions, nourri le débat et les imaginaires politiques, laissé abondance de traces pour l'historien. Dans le premier cas, en mai 1882, deux très hauts responsables britanniques en Irlande sont assassinés par les membres d'une (micro)société secrète républicaine. Le double meurtre de Phoenix Park interrompt brutalement une séquence chronologique marquée par l'apaisement et la recherche d'une solution négociée et pacifique à la question irlandaise. Le second choix, au contraire, nous conduit au cœur de la guerre anglo-irlandaise (1919-1921), dont il constitue l'un des épisodes les plus sombres. Dans la matinée du 21 novembre 1920, un commando de l'IRA exécute douze officiers suspectés d'appartenir aux services secrets britanniques. Ici, l'attentat n'est plus identifiable au surgissement d'une violence ponctuelle dans un temps de paix, mais plutôt aux formes de l'opération criminelle qui se distingue d'une confrontation conventionnelle entre deux armées et se caractérise par l'élimination préméditée de cibles désarmées, surprises au saut du lit. Dans l'après-midi, la police tire sur les spectateurs au cours d'un match de football gaélique dans le stade de Croke Park ; la fusillade fait quatorze morts et une

soixantaine de blessés. La réaction des forces de l'ordre a souvent été présentée comme une réponse à l'attentat par l'attentat, cette fois non pas commis contre une autorité constituée, mais contre les représentants anonymes d'une population jugée rebelle et coupable.

- 5 La démarche proposée n'est pas à proprement parler une analyse croisée ; il s'agira plutôt de mettre en parallèle deux événements dont les trajectoires confrontées permettront notamment de comparer les processus par lesquels certains attentats provoquent des sentiments collectifs durables tandis que le souvenir d'autres épisodes est en grande partie perdu. Pourquoi le *Bloody Sunday* de 1920 est aujourd'hui encore « d'actualité » en Irlande, quand les meurtres de Phoenix Park n'intéressent pratiquement plus personne ? Nous nous placerons d'abord au plus près des attentats, en présentant notamment les mobiles, les acteurs – les auteurs autant que les cibles – et l'environnement historique qui les a rendus possibles. Puis nous examinerons les usages, les réactions et les réponses qui, dans l'après-coup, ont conduit à modifier en profondeur le statut de ces événements et les regards portés sur eux. Nous nous pencherons enfin sur ce qui est advenu de ces attentats dans le temps plus long de l'histoire politique.

Deux attentats « réussis »

Phoenix Park, Dublin, samedi 6 mai 1882

- 6 Le *Phoenix Park* compte parmi les espaces verts les plus vastes et les plus appréciés de la capitale irlandaise. À l'écart de l'agitation du centre-ville, il est aussi au XIX^e siècle le paisible lieu de résidence des plus hauts représentants du pouvoir britannique en Irlande : le vice-roi (ou *Lord Lieutenant*) et le Secrétaire en chef (*Chief Secretary*), respectivement numéros un et deux de l'exécutif. Le samedi 6 mai 1882, peu après 19 heures, le tout nouveau *Chief Secretary*, lord Frederick Cavendish, est assassiné alors qu'il regagne son logis, non loin du domicile du vice-roi, John Poyntz Spencer. Les deux hommes avaient été intronisés en grande pompe l'après-midi même. Au moment de l'attentat, Cavendish marche sans escorte, en compagnie de Thomas Henry Burke, le Sous-Secrétaire Permanent (*Permanent Under Secretary*),^{3e} personnage de l'exécutif en charge de l'administration. Cavendish et Burke succombent aux coups de poignards infligés par leurs agresseurs. La scène n'a duré que quelques minutes ; les témoins sont rares. Touché au cœur puis égorgé, Burke meurt sur le coup ; Cavendish met plus de temps à trépasser. Leur besogne accomplie, les assassins prennent la fuite. Dans la soirée, ils revendiquent l'attentat par l'intermédiaire d'un courrier envoyé à la presse : « L'acte a été commis par les *Invincibles Irlandais* », une société secrète républicaine qui avait jusque là peu fait parler d'elle².
- 7 Le double meurtre intervient à un moment charnière de l'histoire politique irlandaise au XIX^e siècle, alors que la vague d'attentats et de violence armée inaugurée en 1858 par les *fenians* tend à s'essouffler, notamment après l'échec du soulèvement organisé à Dublin en mars 1867³. Depuis le milieu des années 1870, une reconstitution du mouvement national est en cours, autour du programme autonomiste du *Home Rule*, porté par le charismatique Charles Stewart Parnell. Celui-ci parvient à faire converger et coopérer les différentes branches du nationalisme irlandais – *fenians* compris –, ainsi que les luttes sociales des paysans, dans un contexte de profonde crise socio-économique qui fait resurgir le spectre de la famine et des expulsions. Parnell privilégie la voie constitutionnelle et non violente,

la pression active d'un mouvement de masse organisé, relayé à Westminster par l'action des élus irlandais. À partir de 1879, regroupés au sein d'une *Irish National Land League* présidée par Parnell, les Irlandais lancent une vaste campagne de défense des tenanciers. Ils revendiquent en particulier la reconnaissance de trois droits, les 3 F's : *fair rent* (un loyer raisonnable), *fixity of tenure* (la garantie de ne pas être expulsé tant que le loyer de la terre est honoré) et *free sale* (la possibilité de vendre librement son droit d'occupation du sol). Au cours de ce bras de fer avec le gouvernement, connu sous le nom de « guerre agraire » (*Land War*), des homicides ont bien été commis, mais l'agitation a essentiellement reposé sur d'autres formes d'intimidation et de violence : lettres de menace, bétail mutilé et surtout ostracisme organisé (*boycott*) à l'égard de ceux qui cautionnent les expulsions ou entreprennent d'exploiter la terre d'un paysan chassé⁴.

- 8 Les mois qui précèdent le double attentat de Phoenix Park sont particulièrement riches en rebondissements. Le gouvernement manie la carotte et le bâton. En mars 1881, il fait adopter une loi coercitive spéciale (*Peace Preservation Act*), en réponse à l'agitation agraire en Irlande et à la campagne d'attentats à la dynamite orchestrée sur le sol britannique par une poignée de révolutionnaires Irlando-Américains. Minorité dans la minorité, ces hommes refusent de s'aligner sur la politique de conciliation incarnée par Parnell⁵. Quelques mois plus tard, le 22 août 1881, Gladstone concède les 3 F's ; l'avancée est significative, mais la réforme, jugée insuffisante en Irlande, ne met pas un terme à l'agitation. La situation se tend et le 13 octobre, en vertu de la loi de coercition, Parnell est arrêté, puis l'*Irish National Land League* interdite. Depuis la prison de Kilmainham, le chef irlandais encourage les paysans à ne plus payer le loyer de la terre. Toutefois, en dépit des apparences, le dialogue avec Gladstone n'est pas rompu. En avril 1882, des négociations secrètes débouchent sur un compromis, le « traité de Kilmainham » : le Premier ministre accepte un nouvel aménagement des lois agraires et retire la loi de coercition, tandis que Parnell, libéré le 2 mai, s'engage, au nom du mouvement national, à coopérer avec le parti libéral et à lutter contre les actes « terroristes » perpétrés par les dissidents. Quatre jours après la libération du chef irlandais, Gladstone procède à deux nominations symboliques de ce nouveau départ dans les relations anglo-irlandaises : lord Spencer, favorable à la politique du Premier ministre en Irlande, devient vice-roi et lord Cavendish, lui aussi partisan de réformes politiques sur l'île verte, est nommé Secrétaire en Chef. Le soir même, en signe de protestation contre ce tournant qu'ils récusent, les *Invincibles* assassinent Cavendish et Burke.
- 9 On dispose de peu d'éléments fiables sur les *Irish National Invincibles*. Les aveux de certains membres sont consignés dans les sources policières et judiciaires. Ils contiennent des informations sur le fonctionnement de la société, dont il est difficile d'établir la crédibilité. Quant à l'épais volume rédigé en 1894 par Patrick Joseph Percy Tynan, un *Invincible* qui se cache aux États-Unis, il s'agit d'un plaidoyer *pro domo*, un discours de justification sans nuances, proposé par un narrateur omniscient qui ne cite pas ses sources⁶. L'organisation a sans doute vu le jour à la fin de l'année 1881, alors que l'Europe était déjà touchée par la vague d'attentats anarchistes, sans que rien ne laisse préjuger d'une éventuelle influence continentale dans la genèse de la société secrète irlandaise. Les *Invincibles* se donnent pour double objectif de déstabiliser le pouvoir oppresseur – en frappant au cœur de l'administration britannique en Irlande – et de porter un coup fatal aux négociations entre le gouvernement et le mouvement parnellite. Tynan livre les noms et relate le parcours des principaux acteurs. Pour la plupart issus du monde des artisans et de la petite classe moyenne dublinoise, ils profitent de leurs réseaux étendus dans les

milieux nationalistes et révolutionnaires pour obtenir en sous-main les financements nécessaires à la préparation d'assassinats politiques, décidés au cours de réunions nocturnes et clandestines⁷.

- 10 Le soir du 6 mai, l'opération est sans doute vécue comme un succès par ses auteurs. Après plusieurs essais infructueux au cours des semaines et des jours précédents pour assassiner Thomas H. Burke ou William Forster – l'intransigeant prédécesseur de Cavendish au poste de *Chief Secretary* –, cette fois les cibles ont été atteintes⁸. Satisfaction aussi car le meurtre des deux hauts représentants de l'État provoque une crise politique qui détériore – temporairement – les relations anglo-irlandaises, d'autant que Cavendish était marié à la nièce de Gladstone. Malgré la prompte dénonciation par Parnell de l'acte commis, le gouvernement rétablit la loi de coercition en Irlande. Coup médiatique enfin. L'événement provoque la stupéfaction et l'effroi dans l'opinion, en Irlande – où l'attentat fait la une des journaux – comme en Grande-Bretagne, où il est décrit dans tous ses détails sanglants. En outre, l'événement reçoit un large écho international, comme en témoigne sa couverture par la presse française⁹.

Dublin, matinée du dimanche 21 novembre 1920

- 11 Tandis que le double attentat de 1882 constitue un acte isolé au cours d'une période de relatif apaisement dans les relations anglo-irlandaises, l'opération menée par le commando de l'IRA, au matin du 21 novembre 1920, intervient alors que les deux pays sont engagés depuis près de deux ans dans un conflit armé.
- 12 Le rétablissement d'un Parlement autonome irlandais (*Home Rule*) dans le cadre de l'empire britannique, objectif déjà poursuivi par Parnell dans les années 1880, est resté la principale revendication nationaliste jusqu'à la Première Guerre mondiale, malgré les échecs des deux projets de loi présentés par Gladstone (en 1886 et 1893) et la suspension en 1914 de l'application du 3^e *Home Rule Bill*, le temps du conflit mondial. La donne change à partir de 1916. En effet, l'insurrection de Pâques (*Easter Rising*) et surtout sa brutale répression¹⁰, ont contribué à retourner une opinion irlandaise jusqu'alors pour le moins réservée à l'idée de croiser le fer avec la puissance britannique. Au sortir de la Grande Guerre, le *Sinn Féin*, qui incarne le programme de rupture avec la Couronne, remporte une écrasante victoire – sauf en Ulster – lors des élections générales de décembre 1918, un succès qui confirme la conversion massive des Irlandais au séparatisme républicain. Sur l'île verte, mais pas en Grande-Bretagne, le *Home Rule* n'est plus d'actualité. Le 21 janvier 1919, la République d'Irlande est proclamée par les élus du *Sinn Féin*, réunis en assemblée nationale (*Dáil Éireann*) à Dublin. Eamon de Valera, icône du soulèvement de 1916, devient Président d'une République que l'État britannique ne reconnaît pas. Les premières escarmouches avec la police dégénèrent progressivement en une « guerre d'indépendance » (1919-1921) au cours de laquelle la branche armée du pouvoir autoproclamé, l'IRA (*Irish Republican Army*), commandée par Michael Collins, pratique une guerre de guérilla et d'embuscades¹¹. Les policiers – 400 exécutions, essentiellement des agents irlandais – et, à un degré moindre, les militaires sont les cibles privilégiées des unités mobiles (*flying columns*) de l'IRA¹². À partir de l'automne 1919, les effectifs de l'armée républicaine s'étoffent, sans toutefois dépasser 2 000 volontaires, avec l'entrée en clandestinité de nombreux hommes qui deviennent des révolutionnaires à temps plein¹³, mieux préparés pour prendre part à des initiatives d'envergure, comme celle programmée le 21 novembre 1920.

- 13 Dans les semaines qui précèdent, l'état-major de l'IRA est abreuvé de messages alarmistes au sujet des progrès rapides réalisés par les services de renseignements de la Couronne, en particulier au sein de la *Dublin District Special Branch*. Ce réseau d'espions et d'agents secrets infiltrés se serait considérablement renforcé depuis le printemps. Des informations confidentielles concernant l'identité et les projets des principaux officiers de l'IRA auraient été dérobées. Collins se sent personnellement visé. Devant l'imminence d'un coup de force des services secrets britanniques, il décide de les prendre de vitesse et de frapper le premier. Pour mener à bien son entreprise, il peut compter sur un solide réseau d'informateurs – depuis les femmes de chambre jusqu'aux fonctionnaires irlandais en poste à Dublin – qui n'a rien à envier à celui constitué par ses ennemis¹⁴. Sur la base d'éléments et de témoignages jugés convergents, qui parfois se recoupent avec des documents subtilisés par le personnel de maison jusque dans les poubelles, une liste d'une vingtaine de noms est établie. Des renseignements complémentaires sont collectés qui précisent le lieu de résidence et les habitudes des espions identifiés. Irlandais ou Britanniques, ces militaires deviennent des cibles, dont l'identité est révélée le 20 novembre au soir à ceux qui ont été désignés pour les exécuter, soit une centaine d'activistes, jeunes et bien préparés, membres de la petite unité d'intervention de Collins (*Collins' Squad*) – déjà responsable d'une douzaine d'assassinats à Dublin¹⁵ – et de la *Dublin Brigade Active Service Unit*. Le commando reçoit des instructions simples et claires : à 9 heures le lendemain matin, répartis par groupes de 12 à 20, les hommes doivent se rendre au domicile des officiers pour les éliminer. À l'heure dite, l'opération débute. Au 22 Lower Mount Street, un agent est tué, tandis qu'un second réussit à prendre la fuite. Alertés par les cris de la gouvernante, un groupe de supplétifs de la police (les *Auxiliaries*) qui stationnait à proximité intervient. Le bâtiment est encerclé et des tirs sont échangés, deux *Auxies* sont tués, un membre du commando, blessé, est arrêté. Un peu plus loin dans la même rue, Mick White, sa mission accomplie, se repaît du petit déjeuner que sa victime s'apprêtait à déguster...¹⁶
- 14 Au total, outre les deux policiers, douze agents supposés des services secrets britanniques sont supprimés, tandis que quelques autres ont réussi à s'échapper ou ne se trouvaient pas chez eux au moment du raid. Il ne fait guère de doute aujourd'hui que toutes les victimes n'appartenaient pas aux services secrets de Sa Majesté. Collins lui-même savait que la liste des suspects n'était que partiellement fiable, que des erreurs avaient sans doute été commises. Sur le moment, ces bavures ne remettent pourtant pas en question le succès de l'opération. La plupart des cibles désignées ont été atteintes et l'on ne dénombre qu'un prisonnier et deux blessés au sein du commando. De plus, l'objectif stratégique annoncé, la déstabilisation du *British Intelligence Service* en Irlande, est pleinement atteint : la mort de plusieurs agents désorganise la structure, qui doit aussi faire face à la défection de nombreux espions qui, du jour au lendemain, cessent toute activité, se cachent ou prennent la fuite, effrayés par la perspective de voir leur nom inscrit sur la prochaine liste¹⁷.

Après les attentats : reflux et reconfigurations

- 15 En quelques jours, pour ne pas dire en quelques heures, les attentats échappent au contrôle de leurs auteurs. Au lendemain du double meurtre de Phoenix Park, la condamnation est unanime, et les premiers messages politiques viennent confirmer le discrédit jeté sur l'acte revendiqué par les *Invincibles*. En 1920, un tout autre scénario se

joue. Avant même que les commentaires n'aient véritablement eu le temps d'émerger, la « réponse » britannique transforme radicalement le regard porté sur les attentats du matin.

Les Invincibles désavoués et vaincus (1882-1883)

- 16 En organisant leur coup d'éclat alors même que Parnell venait de rallier à son projet de *Home Rule* la majorité des nationalistes les plus radicaux, les *Invincibles* savaient qu'ils agissaient à contre-courant... mais ils se pensaient en avant-garde dont le geste révolutionnaire s'avèrerait suffisamment éclatant pour inverser le cours des choses et ouvrir la voie à une grande insurrection nationale¹⁸. Dans les jours qui suivent l'attentat, bien loin de réveiller les ardeurs séparatistes et belliqueuses, les *Invincibles* ne reçoivent quasiment aucun soutien.
- 17 Pour nous qui connaissons la suite de l'histoire, il paraît indéniable que le choix des cibles (en particulier lord Cavendish, symbole du « nouveau départ » anglo-irlandais) et le moment retenu pour passer à l'action ont desservi la cause défendue par les auteurs de l'attentat, tandis que Parnell a profité de ce désaveu unanime pour asseoir davantage sa stratégie conciliatrice et constitutionnelle. Pour les contemporains, la perception des événements fut sans doute beaucoup plus trouble et incertaine. Les *Invincibles*, on l'a dit, n'ont pas immédiatement vécu l'attentat comme un échec, et Parnell a d'abord été malmené, mis en difficulté par la presse britannique, notamment le magazine *Punch* qui publie peu après les faits une gravure intitulé « The Irish Frankenstein »¹⁹.

Image : Dessin de John Tenniel, paru dans *Punch, or the London Charivari*, 20 mai 1882

- 18 Le caricaturiste utilise le roman de Mary Shelley comme une allégorie satirique de la situation politique irlandaise. Un genou à terre, Parnell, impuissant et horrifié, est

menacé par le monstre qu'il a lui-même créé. Le texte de la légende, attribué à Parnell, fait écho à des paroles prononcées dans le roman par le docteur Frankenstein. Les allusions ne laissent planer aucun doute sur la responsabilité du chef irlandais dans les attentats de Phoenix Park : « 'Ce Monstre funeste et sanglant *** Ma créature n'était-elle pas devenue mon maître ? *** Ne lui avais-je pas insufflé mon propre esprit ?' *** (extrait des Œuvres de C.S. P-RN-LL, M.P.) »²⁰ La Créature en question ressemble peu au monstre décrit par Shelley ; elle est ici dessinée suivant les canons stéréotypés qui servent à représenter l'Irlandais séditionnel et sauvage, depuis les *Young Irelanders* des années 1840 jusqu'aux *Fenians* des années 1860... et aux *Invincibles* de 1882. On y retrouve les attributs de la violence et de la bestialité associés aux Irlandais : visage simiesque, pilosité prononcée, force physique, possession d'armes à feu et/ou d'armes blanches, ici le long couteau sanguinolent, l'arme du crime de Phoenix Park. Dans un style différent mais avec la même conviction affichée, le *Times* dénonce l'accord passé entre les Irlandais indignes de confiance et le cabinet libéral. « Cela ne fait pas quatre jours que la politique de conciliation a été instaurée que déjà sa vacuité est exposée sous nos yeux par la tragédie de Phoenix Park »²¹. À peine a-t-il été négocié que le compromis historique de Kilmanhaim semble en effet sur le point de rompre, sous les assauts conjugués des terroristes irlandais et des sentiments anti-irlandais en Grande-Bretagne.

- 19 Lorsqu'il apprend la nouvelle du double meurtre, Parnell est assailli par le doute et le découragement. Pour sauver le processus politique engagé, il propose de démissionner de son siège de député et de céder sa place de principal interlocuteur du gouvernement. Gladstone l'en dissuade²². Dès lors, l'Irlandais déploie toute son énergie pour répondre aux accusations portées contre lui et son mouvement. Il cosigne notamment, avec deux grandes figures du nationalisme radical, Michael Davitt et John Blake Dillon, un manifeste au peuple irlandais qui s'inscrit dans « l'esprit de Kilmanhaim », rend hommage aux victimes et condamne fermement, sans équivoque, les attentats et leurs auteurs :

« À la veille de ce qui s'annonçait comme un avenir prometteur pour notre pays, le funeste destin qui poursuit l'Irlande depuis tant de siècles a porté une nouvelle estocade. [...] La politique de conciliation doit pourtant supplanter celle du terrorisme et de la défiance. [...] Nous considérons qu'aucun acte perpétré dans notre pays au cours des luites des cinquante dernières années n'a autant sali l'honneur de l'Irlande que cet assassinat lâche et gratuit. Tant que les meurtriers de Cavendish et Burke n'auront pas été jugés, le nom de notre pays sera entaché par cette souillure. »²³

- 20 Le lundi 8 mai, Parnell tient un discours similaire à la Chambre des Communes, à l'attention cette fois de l'opinion britannique²⁴. En réaffirmant son rejet de la violence terroriste sans rien lâcher sur le terrain des revendications de souveraineté nationale (*self government*), Parnell remporte son difficile pari : préserver la confiance du cabinet *whig* sans compromettre « l'union sacrée » des nationalistes irlandais autour de son projet de *Home Rule*.
- 21 L'efficacité de la police et de la justice dans l'élucidation de l'affaire de Phoenix Park, ainsi que l'attitude des *Invincibles*, toujours prompts, au cours de leur procès, à dénoncer la ligne constitutionnelle et non-violente défendue par les *Home Rulers*, ont aussi contribué à redonner force et crédit au nationalisme « raisonnable » incarné par Parnell. Dans son histoire des *Invincibles*, Patrick Tynan – qui se présente lui-même comme « *Number One* », le chef de l'organisation en exil – propose un récit détaillé et orienté de l'enquête, des arrestations, du jugement et de la condamnation de ses amis²⁵. Il souligne le rôle des informateurs qui ont conduit la police sur la piste des 21 *Invincibles* arrêtés le 13 janvier

1883. Parmi eux, Carey et Kavanagh passent assez vite aux aveux. Leurs révélations accablantes ont semble-t-il pesé lourd au cours du procès qui s'ouvre le 9 avril. Plusieurs accusés sont condamnés à de longues peines de prison ; Brady, Curley, Kelly, Fagan et Caffrey sont pendus entre le 14 mai et le 9 juin. Tynan dresse le portrait de cinq hommes courageux, des héros de la cause nationale, restés dignes et fidèles à leurs idéaux jusqu'à leur dernier souffle. Publié en 1894, le livre de Tynan n'a pas suffi à redorer le blason des *Invincibles*. Les « martyrs de Phoenix Park » n'ont pas trouvé leur place au panthéon républicain, par ailleurs bien fourni. Leur histoire à contretemps ne figure pas dans le roman national irlandais.

Bloody Sunday : le matin masqué par l'après-midi ?

- 22 Le 21 novembre 1920, les assassinats de la matinée n'ont pas encore été rapportés dans la presse que déjà les événements de l'après-midi en détournent l'attention, ou pour le moins en réorientent la lecture.
- 23 Vers 15h30, l'armée britannique encercle Croke Park, à Dublin, et un groupe de policiers pénètre dans l'enceinte du stade, alors que s'y déroule la finale du championnat de football gaélique. Soudain, la panique s'empare des 15 000 spectateurs : les policiers viennent d'ouvrir le feu sur la foule massée dans les tribunes. Le bilan est lourd : une centaine de blessés, et surtout quatorze morts, treize spectateurs et un joueur de l'équipe de Tipperary. Que s'est-il passé ? S'agit-il d'un acte froid de vengeance en réponse aux meurtres du matin ou d'une opération de maintien de l'ordre qui aurait dérapé ? Les policiers ont-ils, seuls, fait usage de leurs armes ou bien ont-ils riposté à une première salve, adressée par un tireur embusqué dans les tribunes ?²⁶ La thèse des représailles – de la réponse à l'attentat par l'attentat – s'est rapidement imposée en Irlande. Le principal argument en faveur de cette explication tient à la réputation d'extrême brutalité que se sont forgées les forces auxiliaires de police présentes à Croke Park.
- 24 Ces unités spéciales ont été recrutées dans l'urgence, pour venir renforcer la police irlandaise (*Royal Irish Constabulary*), dépassée par la situation de guerre ouverte engagée depuis janvier 1919, et dont les agents, proies faciles pour les commandos de l'IRA, sont ostracisés par le reste de la population. Au cours de l'été 1920, des dizaines de policiers irlandais démissionnent chaque semaine²⁷. Pour stopper l'hémorragie et venir à bout des « terroristes », le gouvernement britannique dépêche sur place des forces de police supplétives et temporaires, constituées d'anciens soldats britanniques récemment démobilisés : les *Black and Tans* (9 500 hommes) d'abord, qui doivent leur nom aux couleurs de leur uniforme, puis les *Auxiliaries* (2 200). La plupart des nouvelles recrues méprisent les Irlandais et leur vouent une haine profonde. En quelques semaines, *Black and Tans* et *Auxies* s'imposent comme les fers de lance de la contre-offensive britannique en Irlande et contribuent, par leur attitude et le répertoire d'actions répressives qu'ils mobilisent, à la forte militarisation de la *Royal Irish Constabulary* et à l'exacerbation de la violence politique²⁸. Sur le terrain, en représailles aux embuscades et aux attentats de l'IRA, ils pratiquent la torture et l'emprisonnement de civils et de volontaires républicains sans jugement, ainsi que l'élimination arbitraire de suspects. Avec l'aval et parfois les encouragements de leur hiérarchie, ils incendient immeubles, usines et commerces. Les crématoriums, réputés servir de centres de recrutement à l'IRA, sont particulièrement visés²⁹. Par la suite, ces forces de polices spéciales ont servi de modèle à d'autres troupes de choc dans l'Empire britannique, notamment en Palestine et en Irak.

- 25 Dans le camp républicain, une fois les événements passés, le discours propagandiste se concentre davantage sur l'horreur des représailles de l'après-midi que sur le succès de l'opération commando du matin. Alors que les attentats de 1882 ou le raid de l'IRA en 1920 ont été qualifiés dans la presse irlandaise d'« *assassination* », de « *murder* » ou d'« *attack* », le terme « *massacre* » apparaît souvent sous la plume des journalistes qui commentent l'épisode de Croke Park. « Dublin Amritsar : scènes horribles de massacre au cours d'un match de football », titre notamment le *Weekly Freeman*, un hebdomadaire nationaliste modéré³⁰. La référence au « massacre d'Amritsar » est riche d'enseignements sur la circulation de l'information et sur ses usages dans l'Empire britannique au lendemain de la Grande Guerre. Ce jour-là, le 13 avril 1919, dans cette ville du nord de l'Inde (Penjab), la troupe britannique tire sur une foule de manifestants pacifiques, faisant près de 400 morts et des centaines de blessés. Si le *Weekly Freeman* se permet une telle analogie, c'est vraisemblablement que l'événement indien, qui connut il est vrai un retentissement mondial, fait sens pour les Irlandais. Ici, le rapprochement est significatif d'une volonté de souligner la répétition de la violence meurtrière perpétrée par l'État oppresseur à l'échelle de l'Empire, îles Britanniques comprises³¹. En devenant indissociables de ce qui est advenu dans l'après-midi, les attentats du matin ont perdu une grande part de leur visibilité comme événement singulier. Cependant, ils y ont gagné en lisibilité : dans l'opinion irlandaise, le raid meurtrier du matin s'est trouvé amplement justifié, *a posteriori*, par la sauvagerie de sa répression. Le choc causé par le « massacre de Croke Park », relayé par les médias, a contribué à la consolidation du soutien populaire à l'IRA.
- 26 À l'inverse, les autorités britanniques ont tout fait pour dissocier les événements du matin de ceux de l'après-midi. Le gouvernement communique essentiellement sur l'exécution d'honnêtes sujets de la Couronne par l'armée clandestine irlandaise. Rapatriés en Angleterre, les corps des officiers assassinés reçoivent l'hommage de la nation, avec procession des cercueils dans les rues de Londres et cérémonie funéraire à Westminster Abbey. Punir les meurtriers devient une priorité. Un plan d'urgence est activé – barrages routiers, fouilles, arrestations – afin de couper la retraite des membres du commando en fuite. Dans les semaines qui suivent, les pouvoirs de la police sont renforcés et l'armée se déploie. L'Irlande est désormais reconnue par Londres comme une zone de guerre. La loi martiale est imposée au sud-ouest de l'île. Plus de 500 suspects sont arrêtés et plusieurs individus jugés et condamnés pour leur participation aux actes terroristes du 21 novembre. Deux activistes, Patrick Moran et Thomas Whelan, sont fusillés, tandis qu'un troisième, Telling, lui aussi condamné à mort, réussit à s'évader avant l'exécution de la sentence³².
- 27 En dépit des efforts déployés par les autorités, l'opinion publique britannique ne s'est pas désintéressée de ce qui s'est passé dans l'enceinte de Croke Park. Depuis l'été précédent, les exactions commises en toute impunité par les *Black & Tans* et les *Auxiliaries* avaient commencé d'émouvoir la presse libérale et travailliste. Au sein même du cabinet de coalition, certains ministres s'inquiétaient de la mauvaise image renvoyée par un gouvernement qui menait, au sein même du Royaume-Uni, une politique fondée sur les représailles et l'usage de la force. En Grande-Bretagne, le scandale du « *Bloody Sunday* », que le discours officiel ne réussit pas à masquer, renforce la pression publique. À moyen terme, l'événement a sans doute participé à l'infléchissement progressif de la position britannique qui a conduit à l'ouverture des négociations bipartites en octobre 1921, puis à la résolution du conflit par la signature du traité anglo-irlandais le 6 décembre 1921³³.

Résurgence, oubli ou survivance : le temps long des attentats

- 28 Quelles traces ces attentats ont-ils laissé dans le temps plus long de l'histoire politique ? Quels usages « posthumes », une fois l'actualité évanouie ? De quoi se souvient-on encore ? En 1887, le double meurtre de Phoenix Park a effectué un retour aussi spectaculaire qu'inattendu sur la scène politique, avant de sombrer dans un quasi oubli à partir de la fin du XIX^e siècle. À l'inverse, la ou plutôt les mémoires du *Bloody Sunday* n'ont cessé d'alimenter les discours propagandistes et les débats, politiques autant qu'historiographiques.

L'éphémère renaissance des Phoenix Park Murders

- 29 Entre mars et juin 1887, le *Times* propose à ses lecteurs une enquête intitulée « Parnellism and Crime » dont l'objectif est d'établir l'existence de liens cachés entre les mouvements successifs dirigés par Parnell et les sociétés secrètes conspiratrices irlandaises³⁴. L'article « Mr Parnell and the Phoenix Park Murders », publié le 18 avril, fait particulièrement sensation : il contient le fac-similé d'une lettre manuscrite signée par le chef irlandais en personne qui, sans faire de lui un véritable complice, le compromet dans l'affaire du double meurtre de 1882. Dans cette brève missive datée du 15 mai 1882, Parnell approuve, au moins pour partie, l'acte commis. Il n'a eu d'autre choix, précise-t-il, que de le condamner au moment des faits, et il ajoute : « La mort de lord F. Cavendish est regrettable, mais je dois admettre que Burke n'a eu que ce qu'il méritait »³⁵.
- 30 En quelques semaines, un dossier clos depuis plusieurs années refait ainsi surface, la polémique enfle et débouche sur l'une des affaires politico-judiciaires les plus retentissantes de la décennie. Le dessein poursuivi est d'abord d'obtenir ce qui avait échoué en 1882 : discréditer l'homme, briser sa réputation d'intégrité morale, brouiller son image d'interlocuteur mesuré et respectable. Il s'agit encore, en touchant Parnell, d'affaiblir l'ensemble du mouvement pour l'autonomie de l'Irlande qui, fort de ses 85 députés, représentait une véritable troisième force à la Chambre des Communes. Dans son entreprise de déstabilisation politique, le *Times* reçoit le soutien du cabinet conservateur et unioniste dirigé par lord Salisbury. Les accusations sont aussi un moyen de ternir l'image de l'adversaire politique direct du gouvernement, le parti *whig* et son leader Gladstone, qui avait déjà fait alliance avec l'*Irish Parliamentary Party* de Parnell en 1885-86. Cette offensive conjointe contre Parnell, Gladstone et le *Home Rule* est parfaitement résumée dans cet autre extrait du *Times* :

« Nous déclarons à nouveau que les alliés actuels des Gladstoniens, ces hommes que M. GLADSTONE et ses collègues assistent dans leur entreprise pour [...] rendre l'Irlande ingouvernable, ont été, et sont encore étroitement associés aux pires criminels qui soient, aux auteurs de conspirations meurtrières [...], à ceux qui prêchent 'l'évangile de la dynamite' et qui sont en même temps ceux qui fournissent les fonds nécessaire au 'parti parlementaire' pour subsister. [...] M. PARNELL doit prendre conscience de la gravité des questions soulevées par les accusations que nous avons formulées, preuves à l'appui ; il ne doit pas espérer qu'une simple dénégation de la lettre publiée ce matin suffira à le dédouaner aux yeux de l'opinion publique. »³⁶

- 31 Sans surprise, Parnell dément avoir jamais rédigé ladite lettre et dénonce, non sans efficacité, une entreprise de basse politique, mensongère et calomnieuse. L'affaire rebondit un an plus tard quand le *Times* publie, en juillet 1888, une nouvelle salve de révélations qui éclaboussent cette fois d'autres figures du mouvement parnellite. Réclamée par les élus irlandais, une Commission spéciale parlementaire (*Special Commission of Investigation*) est nommée le 13 août 1888. Elle est officiellement mandatée pour accomplir deux missions : faire la lumière sur les allégations prononcées par le journal et, à la demande expresse des élus conservateurs et unionistes, enquêter plus largement sur les liens supposés entre le parti parlementaire de Parnell, les crimes agraires des années 1879-1882 et les organisations terroristes irlandaises³⁷.
- 32 Composée de trois juges, la commission siège pendant 128 jours. Entre septembre 1888 et novembre 1889, elle fait comparaître de très nombreux témoins et acteurs. Le volumineux rapport final de la commission, publié en février 1890, n'épargne pas le mouvement national³⁸. La *Land League* y est notamment décrite comme une société conspiratrice en puissance ; plusieurs proches de Parnell sont individuellement mis en cause, accusés de collusion avec les milieux révolutionnaires, le crime ou les violences agraires et politiques. Comme l'a bien souligné l'historienne Margaret O'Callaghan, la *Special Commission* fut un instrument efficace entre les mains du gouvernement et des unionistes pour discréditer le mouvement constitutionnel irlandais, en l'amalgamant sans nuance avec d'autres expressions du nationalisme insulaire. Pourtant, l'historiographie l'a souvent présentée comme un échec pour Salisbury, au sens où dans le premier volet de l'enquête parlementaire, Parnell – le principal protagoniste – est personnellement sorti vainqueur de son bras de fer avec le *Times* à propos de Phoenix Park³⁹. Entre le 14 et le 22 février 1889, Sir Charles Russell, l'avocat de Parnell, démontre en effet que les lettres de 1882 soi-disant rédigées ou signées par son client sont en réalité l'œuvre d'un faussaire, un journaliste dublinois nommé Richard Piggot. Démasqué, l'homme prend la fuite avant la fin du procès et se suicide à Madrid. Piggot avait vendu les documents compromettants à un unioniste fortuné, qui lui-même, sans s'être assuré de leur authenticité, avait transmis les pièces aux *Times*⁴⁰.
- 33 À l'issue de trois années d'enquête, Parnell est totalement blanchi par la *Special Commission*. Tous les soupçons qui le liaient de près ou de loin aux attentats de Phoenix Park sont levés et le *Times* est condamné à une lourde amende. Pour les historiens Francis Lyons et George Boyce, Parnell atteint le zénith de sa popularité au cours de l'hiver 1890, en Irlande bien sûr où, à l'annonce du verdict, il est accueilli en héros, mais en Grande-Bretagne aussi, où il connaît un éphémère élan de sympathie⁴¹. L'alliance avec les libéraux britanniques est renforcée ; un nouveau projet de *Home Rule* annoncé. Mais l'état de grâce est de courte durée. À peine tiré d'affaire, Parnell se trouve englué dans un nouveau scandale. La révélation de sa liaison avec Kitty O'Shea, la femme de l'un de ses principaux lieutenants, suivie d'une condamnation pour adultère, ruine sa carrière en moins d'un an. Parnell est désavoué par une partie de ses troupes et lâché par l'Église catholique. Il meurt le 6 octobre 1891 après avoir été mis en minorité au sein de son propre mouvement.
- 34 Le « retour » des attentats de Phoenix Park sur le devant de la scène politique anglo-irlandaise n'aura servi ni la cause, ni la mémoire des *Invincibles*. Le brio avec lequel Parnell s'est extirpé du piège que lui avaient tendu ses adversaires politiques est passé à la postérité, mais la « revanche » posthume des hommes de 1882 a fait long feu. Jamais, au cours des épisodes de 1887-1890, l'attention ne s'est véritablement focalisée sur eux. Au

XX^e siècle, la mémoire partagée des attentats de Phoenix Park est devenue fugitive, évanescence. Aucun groupe n'a trouvé intérêt à maintenir vivace le souvenir de l'événement ou de ses acteurs. L'épisode ne cadre pas avec la tradition du nationalisme constitutionnel qui rejette la violence politique, d'autant plus quand celle-ci s'exerce à l'encontre de personnalités qui ont soutenu les revendications des parlementaires irlandais. Quant à la tradition séparatiste, elle privilégie d'autres héros révolutionnaires du passé (notamment les *fenians* des années 1860) au détriment de ce groupuscule marginal et éphémère qui s'est fourvoyé en choisissant d'agir à contre-courant.

- 35 En s'obstinant un peu, on retrouve toutefois la trace de l'événement dans une *folk song* qui célèbre le quartier de « Monto », haut lieu de la prostitution dublinoise dans les années 1860-1920. L'un des couplets rend un discret hommage aux *Invincibles*, par le biais de la dénonciation de la figure du traître, Carey⁴², assassiné par un *fenian* dénommé O'Donnell, alors qu'il fuyait l'Irlande en bateau après avoir gagné sa liberté en témoignant contre ses amis :

« Carey a dénoncé « Skin-the-Goat » [surnom donné à l'un des *Invincibles*],
 Sur le bateau O'Donnell lui a réglé son compte.
 Il dû regretter d'avoir embarqué, ce sale type.
 Mais c'était pas bien malin !
 D'avoir trahi les *Invincibles*
 Des hommes qui vivaient pour leurs principes, jour et nuit.
 Et tu les retrouveras tous à Monto, Monto, Monto... » ⁴³

- 36 Ici, les allusions à l'attentat de Phoenix Park et aux *Invincibles* servent d'ancrage historique à une ballade plutôt légère, écrite à la manière (le ton, l'argot dublinois, les événements et personnages cités) des airs populaires de la fin du XIX^e siècle... mais qui est en fait une « vraie-fausse » chanson du répertoire traditionnelle, un pastiche imaginé en 1958 par le critique musical George D. Hodnett, un morceau qui a depuis été popularisé par l'interprétation des *Dubliners*⁴⁴. « Monto » n'est pas une *rebel song* ; plus que la dimension politique de l'attentat, c'est vraisemblablement son statut de fait divers à la fois retentissant, sanglant et dramatique qui a motivé le choix du parolier. Une sélection qui tend à nuancer quelque peu notre propos général sur l'oubli de l'événement : si Hodnett juge pertinent de le retenir comme représentatif d'une époque, sans doute considère-t-il que l'attentat fait encore sens pour le public de 1958 ?

Le Bloody Sunday : savoirs et souvenirs

- 37 À la différence de ceux de Phoenix Park, les événements du 21 novembre 1920 sont toujours inscrits dans les mémoires en Irlande. Plus de 90 ans après les faits, ils suscitent débats, intérêt et émotion. Dès 1920, chaque camp a œuvré pour imposer sa lecture. Depuis, l'histoire du souvenir du *Bloody Sunday* est jalonnée par des « controverses », « réexamens », « révisions », à propos des événements du matin, de l'après-midi ou de l'ensemble de la journée... dont les grandes lignes interprétatives ont été fixées assez tôt.
- 38 L'identité des victimes de la matinée a d'emblée fait l'objet de vives polémiques et produit des discours de légitimation antagonistes. Quelques heures après le raid de l'IRA, le chef du Département de la propagande en Irlande, Basil Clarke, rédige un rapport selon lequel le doute n'est pas permis : des innocents, des officiers totalement étrangers aux services d'espionnage britanniques ont été froidement et lâchement assassinés⁴⁵. Dans un article publié en 1972, l'historien Tom Bowden indique au contraire qu'il a recueilli, en épluchant les états de service et les rapports militaires concernant les soldats tués, un

nombre important d'indices convergents qui le conduisent à confirmer la thèse opposée, celle défendue par Michael Collins. Selon Bowden, « ces officiers tués par l'IRA étaient, dans l'ensemble, liés aux services de renseignements britanniques »⁴⁶. En 1979, après réexamen des pièces du même dossier, Charles Townshend rétorque que les certitudes avancées par son collègue ne sont que des spéculations hasardeuses, qui reposent moins sur des preuves que sur l'intime conviction, à ses yeux inexacte, que Collins était trop bien informé pour commettre des erreurs. À l'appui de sa démonstration, Townshend exhume notamment des archives un courrier envoyé par Collins au Ministre de la Défense irlandais, Mulcahy, dans lequel il reconnaît que « plusieurs parmi les cibles du 21 novembre étaient des officiers réguliers (et non des agents secrets) »⁴⁷. Les travaux les plus récents ont confirmé les doutes de Townshend. Parmi les victimes, d'origine britannique ou irlandaise, quatre étaient assurément des agents des services secrets ; quatre autres des officiers des services de renseignements (*military intelligence officers*), ce qui n'en faisait pas nécessairement des agents secrets ; quant aux quatre derniers, ils se sont sans doute trouvés sur la liste simplement parce qu'ils étaient officiers, d'active ou de réserve, au sein de l'armée de Sa Majesté⁴⁸.

- 39 Le comportement des forces de l'ordre est au cœur de la plupart des polémiques au sujet des événements de Croke Park. L'Irlande nationaliste, on l'a évoqué, dénonce un « massacre », délibéré et prémédité, qui fut ensuite couvert par la hiérarchie. À une attaque ciblée, politique, un fait de guerre qui s'inscrit dans le cadre d'une lutte légitime pour la conquête de l'indépendance, les représentants de l'ordre britannique ont répondu par la violence aveugle, barbare, qui a coûté la vie à des innocents et brisé celle de leurs proches. Dans la note qu'il rédige immédiatement après le drame, qui sera diffusée dans la presse, le chef du Département de la propagande britannique propose une toute autre interprétation. On y apprend que la police, à la recherche de suspects et d'armes après le raid de la matinée, venait tout juste de pénétrer dans l'enceinte du stade quand elle a été surprise par les tirs de sentinelles embusquées dans la foule. L'agression n'a pas été policière, la riposte ne fut que légitime défense, les forces de l'ordre ne sont pas responsables de la tragédie qui a suivi⁴⁹.
- 40 Qui a tiré le premier coup de feu ? Y a-t-il eu affrontement ? La chronologie des faits et la désignation des responsabilités a fait couler beaucoup d'encre depuis 1920, sans que le mystère soit encore éclairci avec certitude. En 2000, l'ouverture des archives de deux commissions d'enquêtes militaires, jusque là interdites à la consultation, a stimulé de nouvelles recherches. Réunies dans les semaines qui avaient suivi le drame, ces commissions auditionnèrent une trentaine de témoins (policiers, soldats, spectateurs, ambulanciers). Dans le rapport final, la conduite des policiers est qualifiée d'excessive et d'injustifiable ; ils auraient tiré sans en avoir reçu l'ordre⁵⁰. À l'issue d'une patiente et minutieuse confrontation entre les nouveaux témoignages et ceux qui étaient déjà connus⁵¹, l'historien David Leeson réfute à la fois la thèse de la vengeance préméditée et celle d'une réponse à des tirs venant de la foule, considérant que la *Royal Irish Constabulary* ordinaire – et non les *Black & Tans* ou les *Auxies* – a été la première, et sans doute la seule, à ouvrir le feu. La piste privilégiée par Leeson est celle de la bavure, de l'opération de police qui a mal tourné. Certains policiers, dont les nerfs étaient déjà soumis à rude épreuve depuis plusieurs mois, auraient mal supporté d'avoir assisté, quelques heures plus tôt, au retour dans leur caserne des corps ensanglantés des victimes de la matinée. En entrant dans le stade, ces agents auraient paniqué, craqué et totalement perdu leur sang-froid. La thèse de l'accident, du dérapage, n'est qu'en partie satisfaisante, au sens où

elle se focalise sur les tireurs, et dédouane de toute responsabilité bon nombre d'autres acteurs. Pourtant, aussi isolé qu'il puisse paraître, le cas extrême de Croke Park s'inscrit bien dans le cadre plus vaste de la violence d'État. Dans le contexte particulier du conflit anglo-irlandais, la brutalité homicide à l'égard de civils désarmés, dont s'est rendue coupable la police à Croke Park, est paroxysmique sans être impensable. Elle constitue le plus haut degré d'une échelle de Richter des pratiques violentes permises, tacitement acceptées, non seulement par les hommes de terrain mais aussi par leur hiérarchie à tous les échelons, jusqu'au sommet de l'État. Les responsabilités, nous semble-t-il, sont aussi à rechercher partout où la répression brutale et les représailles aveugles ont été encouragées, depuis les bureaux de la police en Irlande⁵² jusqu'au Premier Ministre à Londres⁵³. « L'atteinte aux corps, et la plus définitive, écrit Alain Dewerpe à propos d'un autre massacre, appartient structurellement au lexique des pratiques d'État. [...] La violence paroxysmique est en réalité une des figures, rarement actualisée mais toujours actualisable, du répertoire des actes de gouvernement, démocratique ou pas. »⁵⁴

- 41 À la différence des événements de Phoenix Park, le *Bloody Sunday* est inscrit au patrimoine mémoriel républicain. Le souvenir de Croke Park, inséparable de sa symbolisation, est l'un des événements les plus souvent convoqués lorsqu'il s'agit de rappeler l'oppression britannique en Irlande. Si l'écho du second *Bloody Sunday*, celui de Derry en 1972, est plus retentissant encore, la filiation entre les deux tragédies, ne serait-ce que par la reprise du nom, ne fait guère de doute en Irlande. Un lien indéfectible relie les morts du Bogside à ceux de Croke Park, victimes innocentes et désarmées de la barbarie de l'occupant⁵⁵. Le *Bloody Sunday* de 1972 a été porté à l'écran en 2002 par le réalisateur britannique Paul Greengrass ; les événements du 21 novembre 1920 – matin et après-midi – sont décrits dans le film de Neil Jordan, *Michael Collins* (1996)⁵⁶.
- 42 Le stade, l'espace du massacre, est très tôt devenu un lieu de mémoire et d'affirmation identitaire. Depuis 1924, il comporte une « tribune Hogan » (*Hogan Stand*) en hommage à Michael Hogan, le joueur du Tipperary tué au cours de la fusillade. Dans l'enceinte se trouve le musée de la *Gaelic Athletic Association* (GAA), la grande association sportive nationaliste, fondée en 1884 pour promouvoir et réglementer les sports gaéliques, propriétaire du stade qui porte d'ailleurs le nom de l'un de ses premiers dirigeants, l'archevêque Thomas Croke. Les 20 et 21 novembre 2010, à l'occasion du 90^e anniversaire du *Bloody Sunday* et à l'initiative du *GAA Museum*, des manifestations commémoratives ont été organisées sur place : conférences historiques, visites guidées du stade, cérémonie en l'honneur des victimes et apposition d'une nouvelle plaque portant le nom des 14 martyrs⁵⁷. Symboliquement, Croke Park est interdit aux sports non-gaéliques, en particulier au football et au rugby d'inspiration britannique⁵⁸.

- 43 Comparer sur le long terme les attentats de 1882 et ceux de 1920 a permis de mettre en évidence un processus dynamique en trois temps, qui a fourni l'ossature de cet article. À un moment *t*, celui de la « réussite » de l'attentat (l'objectif a été atteint, l'ennemi semble fragilisé) a succédé un moment *t+1* au cours duquel, dans la multiplicité des réponses apportées, ont émergé la ou les interprétations dominantes, parfois conflictuelles comme ce fut le cas au sujet du *Bloody Sunday*. Le moment *t+2*, qui couvre une période chronologique plus longue, a globalement confirmé la place accordée à chaque

événement dans l'imaginaire national : centrale pour le *bloody Sunday*, marginale pour les meurtres de Phoenix Park, malgré la réactivation instrumentale de 1887-90.

- 44 Dans les deux cas, plus vite que nous ne l'avions imaginé au départ, les premières discours ont fixé et balisé dans leurs grandes lignes les lectures et les débats postérieurs, même si le travail des historiens a permis d'apporter quelques nuances. D'emblée, les attentats de 1882 ont été disqualifiés parce que leurs auteurs avaient agi à contretemps de la stratégie nationaliste dominante. Depuis, ils sont restés injustifiables, hors champ, à distance du roman national partagé. Au contraire, le raid des hommes de Collins au matin du 21 novembre 1920 a trouvé sa place comme épisode d'une guerre de libération perçue comme juste et légitime. Associé à celui du massacre de Croke Park, le souvenir irlandais de cet attentat est édifiant.
- 45 Dans l'Irlande en crise du début des années 2010, le passé qui « éclaire » et rassure, s'il est devenu moins vindicatif, est encore essentiellement marqué du sceau de la Nation, et les héros positifs des luites patriotiques de libération sont toujours à l'honneur. Dans les sondages récents effectués auprès du public pour élire « L'Irlandais du millénaire » (1999) ou « le plus grand Irlandais de tous les temps » (2010), Michael Collins, l'organisateur du commando de 1920, occupe à chaque fois une place de choix ; Parnell est un peu en retrait ; et il n'est jamais question de Brady ou Kelly, les assassins oubliés de Phoenix Park.

NOTES

1. Selon François Dosse, ce déplacement de l'intérêt des historiens vers l'après, vers les traces et le(s) souvenir(s) de l'événement constitue l'un des tournants historiographiques majeurs de la fin du XX^e siècle. Cf. François DOSSE, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre sphinx et phénix*, Paris, PUF, 2010.

2. Patrick J. P. TYNAN, *The Irish National Invincibles and Their Times*, London, Chatham, 1894; Tom CORFE, *The Phoenix Park Murders. Conflict, Compromise and Tragedy in Ireland, 1879-1882*, London, Hodder & Stoughton, 1968 ; Ludovic LEGENDRE, « Le double meurtre de Phoenix Park, 6 mai 1882 », *Études irlandaises*, n° 17-2, 1992, p. 135-146; Senan MOLONY, *The Phoenix Murders. Conspiracy, Betrayal and Retribution*. Cork, Mercier Press, 2006.

3. Pour plus de détails sur les événements mentionnés dans ce paragraphe et le suivant, dans une très vaste bibliographie, cf. : Paul BEW *Ireland. The Politics of Enmity, 1789-2006*, Oxford, Oxford University Press, 2007, chapitres 6 et 7; David George BOYCE, *Nationalism in Ireland*, London, Routledge, 1995 (1^e éd. 1982), chapitres 6 et 7; Vincent R. COMERFORD, *The Fenians in Context. Irish Politics and Society, 1848-82*, Dublin, Wolfhound, 1985; Roy F. FOSTER, *Modern Ireland, 1600-1972*, Harmondsworth, Penguin, 1989, p. 400-415; Alvin JACKSON, *Ireland, 1798-1998. War, Peace and Beyond*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2010, chapitre 4; Alan O'DAY, *Irish Home Rule, 1867-1921*, Manchester, Manchester University Press, 1998, chapitres 2 et 3; William E. VAUGHAN (ed.), *A New History of Ireland. Volume 6: Ireland under the Union II, 1870-1921*, Oxford, Clarendon Press, 1996, chapitres 1 et 2 par Vincent Comerford.

4. La première cible, le capitaine Charles Boycott, dut faire appel à une main d'œuvre protestante venue d'Ulster pour travailler sur ses terres, sous la protection de 1 000 policiers armés.
5. Cf. Kenneth R. M. SHORT, *The Dynamite War. Irish-American Bombers in Victorian Britain*, Dublin, Gill & Macmillan, 1979.
6. Patrick J. P. TYNAN, *The Irish National Invincibles*, op. cit., relate la genèse des *Invincibles* p. 417-466. Outre les références citées dans la note 2, cf. aussi Leon Ó BROIN, « The Invincibles », dans T. Desmond WILLIAMS (ed.), *Secret Societies in Ireland*, Dublin, Gill & Macmillan, 1973.
7. Patrick J. P. TYNAN, *The Irish National Invincibles*, op. cit. Cf. aussi l'analyse de Vincent COMERFORD, « The Land War and the Politics of Distress, 1877-82 », dans William E. VAUGHAN (ed.), *A New History of Ireland. Volume 6*, op. cit., p. 49-50 et Ludovic LEGENDRE, « Le double meurtre de Phoenix Park, 6 mai 1882 », loc. cit.
8. Patrick J. P. TYNAN, *Ibidem.*, recense les nombreux échecs du printemps, p. 442-466.
9. Lire par exemple *L'Illustration*, 20 mai 1882 : deux gravures (un portrait de Cavendish et « Le théâtre du crime ») font la une du numéro (p. 325) et un court article complète l'information (p. 340). Patrick J. P. TYNAN, *The Irish National Invincibles*, op. cit., cite pour sa part de nombreux extraits (tous favorables à la cause des *Invincibles* !) de la presse française, parisienne et provinciale, p. 280-284.
10. Les principaux meneurs sont fusillés (Tom Clarke, Patrick Pearse, James Connolly) ou échappent d'extrême justesse à l'exécution (Constance Markievicz, Eamon de Valera).
11. Dans une bibliographie abondante, on retiendra Michael HOPKINSON, *The Irish War of Independence*, Dublin, Gill & Macmillan, 2002.
12. Les chiffres proposés par M. Laffan (Michael LAFFAN, *The Resurrection of Ireland. The Sinn Féin Party, 1916-1923*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, 1^{er} éd. 1999, p. 294) montrent que les assassinats ont beaucoup augmenté à partir de l'été 1920 : 60 policiers et soldats tués entre janvier 1919 et juin 1920 ; 495 entre juillet 1920 et juillet 1921.
13. Charles TOWNSHEND, *Ireland. The 20th Century*, London, Arnold, 1999, p. 94; Alvin JACKSON, *Ireland, 1798-1998*, op. cit., p. 245.
14. Sur les réseaux d'espions et les services de renseignements britannique et irlandais pendant la guerre anglo-irlandaise, cf. Tom BOWDEN, « Bloody Sunday. A Reappraisal », *European Studies Review*, vol. 2, n° 1, 1972, p. 25-42; Michael HOPKINSON, *The Irish War of Independence*, op. cit., p. 89; Paul MCMAHON, *British Spies and Irish Rebels. British Intelligence and Ireland, 1916-1945*, Woodbridge, The Boydell Press, 2008, en particulier p. 32-34 et 39-40; T. Ryle DWYER, *The Squad, and the Intelligence Operations of Michael Collins*, Cork, Mercier Press, 2005.
15. Richard ABBOTT, *Police Casualties in Ireland, 1919-1922*, Dublin, Mercier Press, 2000, p. 40-72; T. Ryle DWYER, *The Squad*, op. cit.
16. Plus de détails sur le déroulement de l'opération dans Tom BOWDEN, « Bloody Sunday. A Reappraisal », loc. cit., p. 39-40; Michael HOPKINSON, *Ibidem*, p. 89-90; David LEESON, « Death in the Afternoon: The Croke Park Massacre, 21 November 1920 », *Canadian Journal of History*, vol. 38, n° 1, Avril 2003, p. 43-67; T. Ryle DWYER, *The Squad*, op. cit.
17. Paul MCMAHON, *British Spies and Irish Rebels*, op. cit., p. 41: « At least in the short term, the IRA action had the intended effect on the intelligence situation ».
18. Patrick J. P. TYNAN, *The Irish National Invincibles*, op. cit., p. 431.
19. « The Irish Frankenstein », *Punch, or the London Charivari*, 20 mai 1882, dessin de John Tenniel.
20. « The baneful and blood-stained Monster *** yet was it not my Master to the very extent that it was my Creature? *** Had I not breathed into it my own spirit? » *** (Extract from the Works of C.S. PARNELL, M.P. »
21. *The Times*, 8 mai 1882.
22. Francis S. L. LYONS, *Charles Stewart Parnell*, London, Collins, 1977, p. 209.

23. Manifeste 'To the Irish People', reproduit dans Patrick J. P. TYNAN, *The Irish National Invincibles*, op. cit., p. 268-269.
24. Francis S. L. LYONS, *Charles Stewart Parnell*, op. cit., p. 211.
25. Patrick J. P. TYNAN, *Ibidem*, chapitres XVII à XIX, p. 287 et suivantes. Le récit de cette enquête à rebondissements constitue l'ossature du livre du journaliste Senan MOLONY, *The Phoenix Murders*, op. cit.
26. Nous reviendrons sur les débats historiographiques engendrés par ces questions dans notre troisième partie.
27. Michael LAFFAN, *The Resurrection of Ireland*, op. cit. p. 291-292.
28. Sur ces forces supplétives de police, cf. David LEESON, *The Black and Tans. British Police and Auxiliaries in the Irish War of Independence*, Oxford, Oxford University Press, 2011. Cf. aussi John AINSWORTH, « The Black & Tans and Auxiliaries in Ireland, 1920-1921 », *A paper presented to the Annual Conference of the Queensland History Teachers' Association in Brisbane, Saturday, 12 May 2001*, en ligne à l'adresse suivante: http://eprints.qut.edu.au/9/1/Ainsworth_Black_conf.PDF (dernière consultation le 3 janvier 2011); Richard BENNET, *The Black and Tans*, Staplehurst, Spellmount, 2000 (1^e éd. 1959); Michael HOPKINSON, *The Irish War of Independence*, op. cit., p. 49-50 et 79 et suiv.
29. Charles TOWNSHEND, *Ireland*, op. cit., p. 100-102; Michael HOPKINSON, *The Irish War of Independence*, op. cit., p. 80, recense une centaine de crématoriums détruits au cours de la guerre.
30. *Weekly Freeman*, 27 novembre 1920.
31. L'attitude du gouverneur « britannique » du Penjab, un Irlandais catholique dénommé O'Dwyer qui félicita la troupe pour sa fermeté au lendemain du massacre d'Amritsar, est en revanche passée sous silence dans l'article... Cf. Kevin KENNY, « The Irish in the Empire », in Kevin KENNY (ed.), *Ireland and the British Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 90-92.
32. Michael HOPKINSON, *The Irish War of Independence*, op. cit., p. 88-90; Paul MCMAHON, *British Spies and Irish Rebels*, op. cit., p. 41-42.
33. Charles TOWNSHEND, *Ireland*, op. cit. p. 101-106.
34. Sur l'affaire qui oppose Parnell au *Times* et ses rebondissements successifs, cf. les deux articles suivants, anciens mais fort bien documentés: Theodore W. MOODY, « *The Times* versus Parnell and Co., 1887-90 », *Historical Studies*, vi, 1968, p. 147-182 et Francis S. L. LYONS, « Parnellism and crime 1887-90 », *Transactions of the Royal Historical Society, Fifth Series*, vol. 24, 1974, p. 123-140.
35. *The Times*, 18 avril 1887.
36. *The Times*, 18 avril 1887.
37. Francis S. L. LYONS, *Charles Stewart Parnell*, op. cit., p. 375-378 et p. 390-405.
38. *Special Commission Act, 1888. Reprint of the Shorthand Notes of the Speeches, Proceeding, and Evidence Taken Before the Commissioners Appointed Under the Above-Named Act*, 12 volumes, 1890.
39. Margaret O'CALLAGHAN, *British High Politics and a Nationalist Ireland. Criminality, Land and the Law under Forster and Balfour*, Cork, Cork University Press, 1994, chapitre 5: « Parnellism and Crime: Constructing a Conservative Strategy of Containment, 1887-90 », p. 104-121.
40. Francis S. L. LYONS, *Charles Stewart Parnell*, op. cit., p. 368-372 et 416-22 et John MACDONALD, *Diary of the Parnell Commission, revised from the 'Daily News'*, London, T. Fisher Unwin, 1890, p. 139-169, où les séances évoquées sont retranscrites.
41. Francis S. L. LYONS, *Ibidem*, chapitre « Apotheosis », p. 423-452; David George BOYCE, *Nationalism in Ireland*, op. cit., p. 221.
42. Nous avons mentionné plus haut (p. 12) les aveux de Carey.
43. *Monto (Take Me Up To Monto)*, paroles et musique de George D. Hodnett (1958), 4^e couplet: « When Carey told on 'Skin-the-Goat', / O'Donnell caught him on the boat. / He wished he'd never been afloat, the filthy skite. / Twasn't very sensible / To tell on the Invincibles / They

stood up for their principles, day and night. / And you'll find them all in Monto, Monto, Monto... »

44. L'un des groupes de musique traditionnelle les plus populaires en Irlande, dont les débuts remontent aux années 1960. Le groupe est toujours actif en 2011, même si ses deux leaders historiques (Luke Kelly et Ronnie Drew) sont aujourd'hui disparus.

45. Tom BOWDEN, « Bloody Sunday. A Reappraisal », *loc. cit.*, p. 25-26.

46. Tom BOWDEN, *Ibidem*, p. 27.

47. M. Collins cité par Charles TOWNSHEND, « Bloody Sunday. Michael Collins Speaks », *European Studies Review*, vol. 9, n° 3, 1979, p. 377-85, citation p. 381.

48. Paul BEW, *Ireland*, *op. cit.*, p. 408; T. Ryle DWYER, *The Squad*, *op. cit.*, p. 176; Paul MCMAHON, *British Spies and Irish Rebels*, *op. cit.*, p. 41; Michael HOPKINSON, *The Irish War of Independence*, *op. cit.*, p. 90.

49. Tom BOWDEN, « Bloody Sunday. A Reappraisal », *loc. cit.*, p. 25-26; David LEESON, « Death in the Afternoon », *loc. cit.*

50. *Public Record Office*, Kew, London, file WO 35/88B. Suite à l'ouverture de ces dossiers, deux articles ont été publiés en 2003 : Tim CAREY et Marcus DE BURCA, « Bloody Sunday 1920 : New Evidence », *History Ireland*, vol. 11, n° 2, été 2003, et surtout David LEESON, « Death in the Afternoon », *loc. cit.*

51. Notamment les mémoires et récits rédigés par des témoins, les témoignages recueillis par la *Commission to Ireland* (mise en place par le parti travailliste) ou par des journalistes de la presse écrite.

52. Charles TOWNSHEND, *Ireland*, *op. cit.*, p. 101.

53. Michael LAFFAN, *The Resurrection of Ireland*, *op. cit.*, p. 292-297; Paul BEW, *Ireland*, *op. cit.*, p. 404-408; Michael HOPKINSON, *The Irish War of Independence*, *op. cit.*, p. 80-81.

54. Alain DEWERPE, *Charonne 8 février 1962. Anthropologie historique d'un massacre d'Etat*, Paris, Gallimard, 2006, p. 168.

55. Les conclusions du *Saville Report* (consultable en ligne à l'adresse suivante : <http://report.bloody-sunday-inquiry.org>), rendues publiques en juin 2010 après douze années d'investigation, affirment la lourde responsabilité des soldats britanniques dans le *Bloody Sunday* de 1972. Le rapport accable en particulier une unité de parachutistes britanniques qui, ce dimanche 30 janvier 1972, a tiré sans motif légitime et sans sommation sur une foule désarmée marchant pour les droits civiques, occasionnant la mort de treize manifestants, dans le quartier du Bogside à Derry. Le rapport précise que les soldats ont ensuite menti de manière concertée à la justice, afin de cacher leurs agissements criminels.

56. Dans ce film, les *Black and Tans* (dont on reconnaît l'uniforme) sont identifiés, sans doute à tort, comme les tireurs. Les premiers coups de feu sur la foule proviennent d'une voiture blindée, qui n'a en réalité jamais franchi l'enceinte de Croke Park le 21 novembre 1920.

57. <http://www.crokepark.ie/gaa-museum/events/bloody-sunday-90th-anniversary---commemorative-lec> ; <http://www.crokepark.ie/gaa-museum/events/bloody-sunday-90th-anniversary-commemorative-tour> (dernière consultation le 7 janvier 2011).

58. En 2005 toutefois, un aménagement temporaire de la règle 42 de la *GAA Constitution* a autorisé la tenue de rencontres internationales de football et de rugby, le temps des travaux de réfection du stade de Lansdowne Road, où se pratiquent habituellement ces deux sports. Le 24 février 2007, à l'occasion d'un match du tournoi des Six Nations, le Quinze d'Irlande a battu celui d'Angleterre par 43 à 13, à Croke Park, 87 ans après le *Bloody Sunday*.

RÉSUMÉS

Cette contribution propose de faire retour sur deux journées « retentissantes » au cours desquelles des attentats politiques ont été commis en Irlande. Le 6 mai 1882, deux hauts responsables britanniques sont assassinés dans le Phoenix Park de Dublin par les membres d'une (micro)société secrète républicaine. Une quarantaine d'années plus tard, dans la matinée du 21 novembre 1920, un commando de l'IRA exécute douze officiers suspectés d'appartenir aux services secrets britanniques. Dans l'après-midi – une réponse à l'attentat par l'attentat ? – la police tire sur les spectateurs assistant à un match de football gaélique à Croke Park (Dublin) ; la fusillade fait quatorze morts. Ces deux « moments-attentats » sont chacun envisagés dans une temporalité large qui inclut, en amont, leurs motifs et leurs acteurs, et en aval leurs réceptions, reconfigurations et usages successifs. Les trajectoires comparées de ces événements rendent notamment compte des mécanismes de légitimation ou de délégitimation à l'œuvre au cours du temps. Dans un cas comme dans l'autre, les premiers discours et interprétations ont fixé les grandes lignes des lectures et débats postérieurs, ainsi que la place accordée à chaque événement dans l'imaginaire national : centrale pour le *Bloody Sunday* de 1920, très marginale pour les meurtres de 1882.

This paper aims at exploring two tragic days during which political murders were committed in Ireland. On 6 May 1882 two senior British officials were assassinated in Phoenix Park, Dublin, by members of a small republican secret society. About forty years later, on the morning of 21 November 1920, an IRA's commando executed twelve officers suspected of belonging to British intelligence. In the afternoon – a reply to the attack by another attack ? – police forces fired the audience attending a Gaelic football match at Croke Park (Dublin) ; fourteen people died in the shooting. In this article, events are considered over the long run, including their motives and actors before the murders as well as their appropriations and successive uses after the attacks. Comparing the path of those two events is useful to understand the mechanisms of legitimation or delegitimation at work over time. In the two cases, the first speeches and interpretations have set the broad outlines of subsequent readings or debates and the importance given to each killing in national imagination : the 'Bloody Sunday' of 1920 holds a central position while the 1882 murders occupy a very marginal one.

INDEX

Mots-clés : attentat, Bloody Sunday, Croke Park, Irlande, nationalisme, Phoenix Park

Keywords : Bloody Sunday, Croke Park, Ireland, murder/assassination/attack, nationalism, Phoenix Park

AUTEUR

LAURENT COLANTONIO

Université de Poitiers, Criham